

Membre de France
1^{er} janvier 1948.

ANDRÉ GIDE PRIX NOBEL.

par LOUIS MARTIN-CHAUPPIER

Après avoir, toute sa vie, fui les honneurs, André Gide, à soixante-dix huit ans, reçoit le premier d'entre eux. Certes, nul ne méritait mieux que lui le prix Nobel et l'on peut seulement s'étonner de le voir couronner si tard. Mais c'est peut-être mieux ainsi : on est en droit de soupçonner, dans l'esprit des académiciens suédois, l'intention d'honorer la permanence d'une pensée et d'une œuvre qui ont résisté à la guerre et à la défaite et démenti les outrages qui, durant quatre années, tentèrent de les accabler. De 40 à 44, tous les aboyeurs de vertu s'efforcèrent de faire porter par les « intellectuels » la charge entière des malheurs où s'effondrait la France; et Gide, naturellement, leur apparaissait le plus grand corrupteur, pourrisseur, pervertisseur d'un demi-siècle de jeunesse, le premier responsable des « mauvais maîtres » qui avaient, entre les deux guerres, décomposé « l'âme française ». Tout Vichy, pour lui, avait les yeux de Massis.

A la vérité, ce détournement des responsabilités n'abusait aucun esprit sérieux. Depuis longtemps, justice était faite de la prétendue perfidie gidiennne et de son influence démoralisatrice. Et le beau livre de M. Paul Archambault, paru l'an dernier (1), montrait déjà avec quelle lucidité sympathique et quel respect de l'homme autant que de l'auteur (inséparables, à vrai dire) un catholique « non

(1) Paul Archambault : *Humanisme d'André Gide*, Bloud et Gay, 1946.

prévenu » peut tracer un portrait profond et juste de cet ancien réprouvé.

Que l'œuvre de Gide ait exercé une profonde, durable et directe influence, on le sait bien. Ce qu'on ne peut admettre, c'est que cette influence ait été pernicieuse. Je veux dire voulue par lui comme telle, concertée, affûtée pour désorienter, égarer, pervertir la jeunesse en l'entraînant, par une dilection maligne, sur les chemins de Lafcadio. Et sans doute, une pensée mal entendue peut devenir la source d'un grand mal, encore que peu répandu. Mais tout écrivain qui s'interroge sur l'homme et ses dépassements se voit exposé à un tel risque. Il arrive que ceux qui l'accusent de ces méfaits volontaires les commettent bien plus que lui. Ils concourent par leur inintelligence — souvent calculée, et ce fut le cas de bien des adversaires de Gide — à dénaturer une pensée, son objet, son intention, à créer, par une fausse interprétation, le mal même qu'ils dénoncent : ils se chargent de verser le venin dans la source qu'ils disent empoisonnée. Ce n'est pas en lisant Gide, c'est en lisant Massis qu'un jeune ingénu pouvait se pervertir.

Mais je crois que, même mal entendue, la pensée de Gide ne peut plus être maléfique. D'abord parce que la voilà toute étalée devant nous, l'œuvre accomplie, dépouillée de l'insidieux mystère que recèle l'inachevé. On sait où il voulait aller, tout ce qu'il voulait exprimer, et pourquoi. Le « Journal » a parachevé cette connaissance, révélé tous les secrets, éclairé tous les recoins. Un demi-siècle de sincérité lucide emporte la conviction, la fonde, la réjouit. Cette œuvre magistrale, l'un des monuments de nos lettres, est avant tout tonique. L'erreur n'est plus permise de voir en Gide le perfide laudateur de l'« acte gratuit », l'insinuant conseiller qui tente d'orienter les esprits, les âmes, les actes pour sa seule délectation. On ne peut guère, bien à l'opposé, imaginer plus craintif respect d'autrui, plus rigoureux scrupule à intervenir, à incliner, à gâter, à gêner l'authenticité de chacun, son intégrité, son mouvement naturel.

On n'a pas fini d'épiloguer sur l'œuvre gidienne. Elle

ne fait que commencer sa seconde vie, celle qui échappe à l'auteur et, peu à peu, perd sa ressemblance. Une œuvre ne dure que si, confrontée à chaque époque, elle garde manifeste sa présence et continue à répondre aux mêmes interrogations que chaque époque pose avec un accent différent : attestant cette part d'éternité qu'elle recèle, ce fonds perpétuellement et universellement valable qui dépasse l'accident qui l'a fait naître sous tel ciel, en tel siècle, et dont elle fut d'abord le reflet, avant de devenir un élément constitutif de l'âge auquel elle survivra. Que l'œuvre de Gide s'élance vers la durée, il est permis de le penser, encore que l'opinion des contemporains sur l'immortalité soit sujette à caution. Mais, dans cette permanence, à travers ses métamorphoses, elle perdra les venins qui pouvaient entrer avec le reste dans sa composition. C'est le sort, je crois, de toutes les œuvres ou de tous les ouvrages qui ont fortement marqué une ou plusieurs générations : leurs venins (il y a des venins toniques) s'éventent plus vite que leurs parfums, et ce qui fit leur premier succès n'a pas de part dans leur gloire établie.

C'est, déjà, bien frappant dans le cas de Gide. Il a eu (sans les avoir cherchés) des disciples fervents (d'autres disent : des victimes) : je veux dire des jeunes gens qui demandaient à ses livres non point des règles d'art mais une règle de vie et qui formaient sur ses leçons leur sensibilité autant que leur morale. Aujourd'hui, il a des lecteurs, moins passionnés que séduits, plus rassis, en quelque façon (et quel que soit leur âge) et qui cherchent dans sa lecture moins et plus à la fois : outre l'agrément que donnent une certaine perfection de langage, un rare ajustement de l'expression, le fidèle portrait d'un homme et, par delà, la quête pressante de l'homme. Ne disons plus, à proprement parler, qu'il a de l'influence (bien moins que Sartre, que Malraux) ; disons qu'il a de l'importance. Il ne forme plus, il enrichit. Il est entré dans l'ère tonique, celle qui peut n'avoir pas de fin ; où l'efficacité l'emporte sur la responsabilité ; où ceux qui vous lisent savent ce qu'ils cherchent en vous et qui est, à leur gré

et pour leur usage, le meilleur : moins emportés qu'intéressés, dans tous les sens du mot.

Si bien qu'on peut trouver très sot d'accuser Gide d'avoir amolli le combattant de 39 quand c'est le combattant de 14 qui l'emportait dans sa musette.

La sincérité d'André Gide ne fait plus doute pour personne et lui a même valu quelques ennuis. C'est pourtant à cause d'elle, et de son scrupule même de ne rien exprimer que d'authentique, qu'il a longtemps passé, et aux yeux de critiques qui n'étaient pas malveillants ou horrifiés, pour imposteur, perfide ou chancelant, le dernier, enfin, à qui se confier. On ne peut même pas appeler erreur un tel jugement; l'erreur était de juger, avec la certitude préliminaire qu'une telle attitude était avant tout concertée. Il n'y avait pas là objet de jugement, car cet étalage de contradictions, ce balancement constant, ces élans, ces retraits, ces sollicitations contraires, auxquelles il cédait pour ensuite s'en déprendre, sans jamais tout à fait ni les accepter ni les nier, toute cette mise à nu n'était point faite pour entraîner, séduire, incliner, persuader, mais, le plus naturellement du monde, sans songer à autrui, pour exprimer un homme dans la totalité, non seulement de son être, mais de tout ce qui, en lui, autour de lui, formait cette *aura* d'attraits ou de refus où chacun, peu à peu, se débrouille et se compose, choisit, ne choisit pas, mais, de toute façon, en arrive à se définir. Bref, il tentait de nous montrer un homme dans son mouvement naturel — c'est-à-dire en proie à des contradictions perpétuelles — et tel que la nature et sa condition l'offrent à sa conscience, à charge pour elle d'en tirer le parti qui lui convient.

Point de livre qui ne soit suivi de son contraire. Gide ne refusait rien : un choix eût été une mutilation; pire, à son gré : une tricherie. La peur de cet abandon d'une part de soi, et de sa liberté, qu'est le conformisme, sous quelque forme qu'il vous surprenne c'est vous raidisse, est une de ces dominantes qui définissent un homme mieux encore que son comportement : on ne saurait mieux tracer

les frontières d'un esprit qu'en l'entourant de ses *peurs*. Et, certes, l'origine de cette peur magistrale (doublée de rancune et d'attrait) fut son éducation chrétienne. Je lis, dans son *Journal* de 1929 (2), une page qui, en même temps qu'elle souligne cette évidence, infirme la prétention de Gide d'aimer passionnément la vie :

Cette première éducation chrétienne, irrémédiablement, me décolla de ce monde, m'inculquant, non point sans doute un dégoût de cette terre, mais bien une incroyance à sa réalité... Je ne suis jamais parvenu à prendre cette vie tout à fait au sérieux; non point que j'aie jamais pu croire (tant qu'il m'en souvient) à la vie éternelle (je veux dire à une survie), mais bien plutôt à une autre face de cette vie, laquelle échapperait à nos sens et dont nous ne pourrions prendre qu'une connaissance très imparfaite... Indéfinissable impression d'être « en tournée » et de jouer, dans des décors de fortune, avec des poignards de carton.

On pourrait épiloguer longuement sur ce texte capital, et je sens que je ne m'en priverai pas quelque jour. Cette fois, je voudrais seulement retenir que le terme : *décolla*, souligné par Gide lui-même, n'est pas, à mon gré, tout à fait exact; ou plutôt que l'image est trop forte pour l'idée qu'elle exprime. L'éducation chrétienne a, certes, contribué à détacher Gide de la réalité terrestre. Mais elle n'a pas eu grand mal à en *décoller* celui qui y collait si peu. Je vois en lui une curiosité intense de la vie et du monde, un intérêt passionné pour le spectacle qu'ils offrent, beaucoup plus qu'une ardeur à vivre, sur laquelle l'avidité pour les « nourritures terrestres » ne nous doit pas abuser. Il s'agit bien d'un spectacle et d'un spectateur, si bien pris par le jeu qu'il s'imagine avoir envie de dévorer le poulet sur la table servie dans un décor de fortune : mais comme les poignards, le poulet est de carton, et il le sait. Sa réalité est ailleurs; et le « journal » est plus réel que le quotidien qu'il survole.

(2) *Journal* 1889-1939, édition de la Pléiade, p. 929.